

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François REMY

Première épreuve...

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 342-346

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Première épreuve...

Visiblement l'abbé Denis était préoccupé. Nommé, dès sa sortie de Séminaire, dans la paroisse de X., le soin lui était échu de s'occuper des *Œuvres de jeunesse*. La tâche était nette d'ailleurs : il n'y avait rien, et il fallait tout faire sortir de ce sol ingrat.

Malgré le dénuement matériel, malgré l'absence de tout concours, l'abbé Denis s'était cependant mis à l'œuvre. Lentement, par d'incessants triomphes remportés sur sa timidité, il était devenu le père d'une turbulente famille de bambins et d'adolescents cueillis un peu partout, au hasard des rencontres ou des visites. Les jeux avaient commencé dans un terrain vague, voisin de l'église, puis dans un vieux local habité par les rats, et enfin dans un atelier resté vacant où le jeune peuple trouvait un cadre plus hospitalier.

Pendant de longs mois, l'abbé Denis s'était essayé à chercher le son que rendaient ces âmes. Il eût voulu, tout de suite, en recevoir l'écho attendu et les entraîner vers une vie plus parfaitement chrétienne. Mais il oubliait de quel milieu elles sortaient pour la plupart ; milieu de pauvres gens dominés par le souci du pain à gagner, emprisonnés dans la matérialité d'un sort inconstant, et incapables de s'élever, d'un seul essor, au-dessus des opprimantes réalités de tous les jours.

Aussi, le pauvre abbé connut-il des heures de désespérante aridité.

Pourtant, un espoir lui tomba soudain avec une jeune recrue nouvellement faite dans une famille transplantée de la ville voisine.

Ce fut, à la vérité, plus que de l'espoir : presque de l'enthousiasme. Le jeune homme qui lui vint avait

tout juste seize ans. C'était une de ces physionomies attirantes comme on en trouve souvent chez les adolescents des milieux ouvriers.

Il devint vite l'élu du Patronage, celui en qui les bambins se plaisaient à reconnaître les qualités qu'ils aimaient. Pour le prêtre, il apparut comme le secours attendu, comme l'âme toute neuve, capable de recevoir les fortes et pures empreintes réservées à l'apôtre.

Pendant plusieurs mois, en effet, le prêtre et le jeune homme avaient vécu dans une affectueuse intimité et une incessante collaboration. La vie du Patronage allait à merveille à Paul : son activité, ses petites manières condescendantes, sa vivacité d'esprit, ses qualités aimables, se déployaient sur ce terrain avec un succès qui réjouissait le cœur de l'abbé Denis. Le disciple était devenu comme inséparable du maître, au point que sa famille se plaignait de ce qui ressemblait à un accaparement. Souvent, par les durs matins d'hiver, l'abbé avait été touché jusqu'aux larmes en trouvant Paul à la première messe qu'il célébrait avant le jour.

Ainsi, le rêve qu'il avait formé se réalisait, pour l'abbé Denis ! L'âme de qualité rare était entre ses mains, docile, attentive, à peine distraite de son œuvre par les bruits du dehors. Un jour elle brillerait comme une étoile parmi son petit peuple et plus tard, qui sait, on la verrait peut-être guider les pas de la foule dans ce grand et fiévreux faubourg...

Eh bien non ! L'abbé Denis s'était trompé affreusement ! Et il s'en trouve ému jusque dans les fibres les plus secrètes de son cœur sacerdotal.

Au lieu d'accomplir toutes les chères promesses dont il l'avait chargé, Paul s'en était peu à peu affranchi. Dans cette vie enclose du patronage où s'accusent si vite les moindres traits de dissemblance, où les moindres conflits sonnent comme un brisement pénible, la

personnalité de Paul s'était lentement révélée avec des exigences inconnues. Ça n'avait rien été, au début, à peine le rythme de ses rapports avec les autres membres s'en était-il ressenti. Mais mille riens, mille petites circonstances fortuites trahirent les sentiments nouveaux qui grandissaient chez lui. C'était d'abord un besoin de domination personnelle, comme une impatience de se faire écouter et d'imposer sa fantaisie. Puis, dans la suite, les traits s'étaient affirmés plus nettement. A n'en pas douter, Paul déformait le sens de la vie du patronage. En répétant les mêmes actes, en se livrant au même train-train coutumier, avec les mêmes apparences de discipline extérieure, il avait une façon de ramener tout à lui et d'écarter les autres qui était un démenti donné aux suprêmes exigences de l'œuvre.

Aux remarques que lui fit l'abbé, il avait répondu par un regard étonné qui semblait dire : « Mais, ne suis-je point toujours aussi dévoué et aussi aimant pour vous ? » Et tout en protestant, il continuait de faire en sens inverse le chemin que l'abbé voulait le voir suivre.

A la fin, il y eut l'explication fatale. Et Paul était parti boudeur et indigné. La lettre que l'abbé Denis retourne ce soir entre ses doigts est de lui. Elle est, pour le pauvre abbé, un sujet d'angoisse et de doute. Se peut-il vraiment que son Paul l'ait, à ce point, si mal compris ! Car il lui reproche ses torts et l'accuse de l'avoir fait souffrir...

C'est une énigme, en vérité, qui se pose au pauvre petit vicaire. Il ne comprend rien à cette aventure qu'il vient de vivre les yeux éveillés.

Las d'attendre la venue du transfuge auquel il avait demandé une dernière explication, l'abbé Denis a laissé

s'écouler les heures de la nuit. On est à la veille du premier dimanche de Carême ; des groupes de gens avinés passent dans la rue, sous ses fenêtres ; parfois, on distingue, à travers le bruit, des voix plus jeunes qui chantent des refrains à la mode ou profèrent de grossières plaisanteries.

Une grande tristesse accable le pauvre abbé à la pensée de tant d'existences pleines de belles promesses et qui, soudain, sombrent dans le malheur et le vice. Il se représente ces groupes de jeunes fêtards, aux lèvres gouailleuses et flétries, aux regards éhontés et, par la pensée, il voit, au milieu d'eux, la figure candide du petit Paul dont les yeux reflètent je ne sais quel sentiment de stupeur curieuse.

Puis, les bruits s'éteignant dans le grand silence nocturne, il revient au problème dont, peu à peu, les données tristement s'éclairent ! Paul n'a rien compris de ce qu'il lui demandait, le fait est indéniable. Comment a-t-il pu, en vérité, se méprendre à ce point ? Généreux et docile, n'avait-il pas semblé se donner tout entier, accepter toutes les conditions d'une œuvre basée sur le sacrifice ? Sa vie chrétienne, au cours paisible et normal, n'offrait-elle pas toutes les apparences d'une fidélité foncière aux préceptes religieux ?

En se posant ces questions, voilà que l'abbé repasse la suite de leurs rapports. Un doute lui vint au sujet de la méthode employée. Il sait que la même source d'où nous tirons notre force peut devenir aussi la source de notre faiblesse. N'a-t-il point cru tenir cette âme par des liens très doux, d'un intérêt quasi-maternel ? Et dans cet effort où son cœur excelle n'a-t-il point voilé toutes les difficiles conditions dont l'épreuve seule peut révéler les vocations solides ?

Ici, l'abbé Denis effleure le point angoissant de sa méditation. Il n'avait point suffisamment pris garde à

ce danger subtil vers lequel incline sans cesse la nature de l'homme. Il voulait former un cœur d'apôtre, mais n'avait-il pas trop pris souci d'aplanir sous ses pas la route toujours âpre et pénible ? Derrière son bras, jamais lassé dans sa sollicitude, Paul a-t-il pu suffisamment distinguer la volonté divine qui réclame le vrai don spontané et libre?...

De cet examen laborieusement poursuivi, il semble que l'abbé Denis sorte plus intimement pénétré d'un sentiment jusque-là encore théorique.

Le mystère d'amour et d'oubli de soi qui est la loi du sacerdoce et de l'apostolat lui apparaît maintenant comme une visible réalité. Il vient d'expérimenter que le don de sa nature qu'il mit au service de l'œuvre divine, celui par lequel il peut approcher les âmes et les toucher en leurs fibres secrètes, que ce don ne peut porter quelques fruits que s'il se sacrifie et s'efface, absolument, au profit d'un amour plus grand qui doit envahir le monde et le transfigurer.

Et voilà pourquoi, malgré son cœur qui saigne, malgré l'inutile attente du disciple qui n'est point revenu, l'abbé Denis, ce soir-là, se sentit plus prêtre, plus aimant et plus humble, devant son Crucifix.

RÉMY.